

L'Afrique du Nord illustrée

Dimanche 15 juin 1919 14^{ème} année, Nouvelle série n° 11

PAUL MARGUERITTE A ALGER Sous ce titre, le Printemps tourmenté, la Revue des Deux Mondes publie une œuvre posthume de Paul Margueritte. Elle contient des souvenirs de la vie littéraire entre 1881 et 1896. Nous sommes heureux d'en offrir à nos lecteurs quelques pages, celles où Paul Margueritte évoque avec enthousiasme les heures charmantes qu'il vint, à deux reprises différentes, savourer à Alger.

Un voyage en Algérie interrompit ces exploits. Mon frère s'était engagé aux spahis, ma mère et moi allions le revoir dans le pays où le nom de notre père vivait encore, ce pays où tenait toute mon enfance et dont le mirage me poursuivait d'un regret depuis que, en -1871, je l'avais quitté pour le Prytanée de La Flèche.

Après la statue de Fresnes-en-Woëvre, élevée au Meusien, une statue à Kouba, où notre père avait vécu enfant et étudié à l'école, allait commémorer l'Africain colonisateur, le soldat du désert. Les mêmes artistes coopérèrent à cette statue : MM. Albert Lefeuvre et Lucien Leblanc. Elle était plus simple, mais aussi expressive: notre père s'y dressait seul sur le socle. La chute du voile fut émouvante: je vis des officiers pleurer. Des chasseurs d'Afrique, du 1^{er} régiment, celui que notre père avait commandé comme colonel, formaient un des côtés du carré sur leurs petits chevaux blancs et, gris. J'entends le «Garde à vous » trompette dans l'air clair, avant les discours de notre, parent et ami M. Tirman, gouverneur de l'Algérie. Je ressens, immobile derrière notre mère, un étouffement dans la nombreuse assistance, d'honneur tassée sur ce petit espace, et l'appui que m'offraient, contre, la poussée, les robustes épaules

de ces vieux amis du passé, dans leurs nobles vêtements arabes, parfumés d'ambre et de tabac blond, Si Slimen ben Siam et son beau-fils Mohammed ben Siam. Au banquet qui suivit, Jean Aicard récita des vers.

Il me sembla que, malgré cet incurable sentiment de timidité et de gaucherie qui me dépaysait, aussitôt sorti de ma vie intérieure, je participais mieux à cette cérémonie qu'à celle de Fresnes. En effet, ce pays, où mon père avait laissé un nom légendaire, était celui de mon enfance : les visages, les arbres et jusqu'à la couleur de la mer et du ciel, tout m'y était, familier.

Que de souvenirs ressuscités pour moi, dans ce décor merveilleux ! Je ne pus revoir sans émotion le champ de manœuvres et, sa terre rouge, la plage, de Mustapha, la Pointe-Pescade où le flot bat les roches semblables à d'énormes éponges pétrifiées, le jardin d'Essai avec ses allées de bambous et de dattiers enlacés, de roses, avec le cri aigre des paons, et le petit café maure toujours somnolent sous un vieil arbre.

Je retrouvais à la poussière le même goût d'épices et d'aromates; aujourd'hui comme alors, on voyait aux portes d'Alger des Arabes accroupis devant des petits tas d'oranges et, dans les rues marchandes, l'odeur de l'absinthe se mêlait à celle des cuirs et des tapis. Je visitai la Kasbah, ses ruelles moncharabiées, ses culs-de-sac, ses recoins voûtés, ses escaliers en dédale. Chose singulière, je ne pouvais dire de cette Algérie tant aimée, comme le Perdican de ce Musset que j'aimais tant : « J'avais laissé, ici des océans et des forêts, je retrouve, un brin d'herbe et une goutte d'eau. » Rien n'avait changé de ma vision d'enfant : elle demeurait adéquate, au réel.

Rentrer en France, dans ma morne existence, après ce flamboiement de lumière, me déchira. Nul paradis n'était plus

selon mon cœur que ce sol aphrodisiaque où l'âme et les sens s'exaltent à la splendeur de vivre dans un perpétuel printemps ou un torride été. Mais le joug que je m'étais imposé et que la nécessité bouclait sur moi, me tirait, par delà, la mer, vers ma geôle. Il fallut quitter le royaume d'Éden et retourner à mon double labeur de scribe et d'écrivain.

.....

Cependant je subissais une grande dépression. La lassitude de mon métier au ministère atteignit son paroxysme. Ayant obtenu, par la bienveillance d'Henry Roujon, un congé d'un an pour soigner ma santé très menacée, j'allai passer l'hiver à Alger. Il me semblait que sur cette terre chaleureuse, fuyant les neiges, le gel, la boue noire et ma propre tristesse, je reprendrais force et courage comme Antée.

Cet hiver d'Alger... quel enivrement, après les sept années de geôle administrative, geôle douce, mais geôle tout de même ! Quelle volupté de sentir couler en moi la flamme du soleil comme un vin généreux, quel plaisir à retrouver mes plus belles sensations d'enfance !

Sans doute allai-je,-en pieux pèlerinage, revoir la maison blanche et le jardin paradisiaque de mes rêves de petit garçon ? Sans doute revis-je avec attendrissement l'arbre aux nèfles, le pavillon du grand-père, la noria craquetante ? Eh bien ! non, une gêne m'en empêcha : la crainte d'y éprouver, sinon une désillusion, du moins un regret trop vif. C'était le passé : quelque chose de radieux et d'évanoui. Je visitai du moins, sur la colline rouge, le cimetière où notre père reposait, sous un humble monument ; et je compris mieux, devant les cyprès grandis et la pierre usée, quel espace d'années, quelles transformations de la vie me séparaient du jour où, garçonnet en deuil, j'avais suivi son cercueil.

J'occupais deux minuscules chambres meublées dans une maison mi-bourgeoise, mi-ouvrière, à l'Agha. Des balcons de bois couraient le long de la cour intérieure, les linges pauvres y séchaient, des chattes en folie s'y livraient des combats de clowns ; et les jours de pluie une terrible odeur de vidange s'élevait des tuyaux engorgés. N'importe, là et dans un petit cabaret d'étudiants où je prenais mes repas, je savourais toute ma liberté. Vivre, lire, penser à ma guise, quelle délivrance !

D'un calé maure voisin, le caouedji, d'une langueur pâle et un œillet à l'oreille, m'apportait de minuscules tasses en forme d'œuf remplies d'un café clair à la surface et boueux dans le fond. Tout l'arôme algérien tenait dans cette eau noire et filtrait des vêtements du Maure fumant son éternelle cigarette. Rien qu'en fermant les yeux, j'imagine respirer encore l'odeur des grandes claies où, à même la rue, le tabac doré sèche, et la senteur du calé torréfié, au seuil des échoppes de Mzabites, avec une fragrance d'épices, d'orange, de musc : et encore les parfums musqués des faux poivriers et le relent acre de la poussière blanche des routes.

Ce sont aussi des galopades à cheval avec mon confrère Jules Hoche, l'auteur du *Vice sentimental*, au long des sables de la mer ou vers les rochers de la Pointe-Pescade. Dans l'écurie du mercanli qui nous louait ces chevaux, aux barreaux d'une cage pour oiseau un ouistiti grimaçait; sa tête n'était guère plus grosse qu'une petite mandarine, son corps eût tenu dans ma poche. Rien de troublant comme cette bestiole qui tenait de l'homunculus de Faust : je n'ai jamais oublié ce regard méfiant, ce rictus aigre d'enfant épileptique, ces gestes où se démenait, en un raccourci d'instincts passionnés, la parodie de l'animalité humaine.

Je me rappelle avec le curieux de la vie qu'était Jules Roche, des explorations dans la Kasbah et son dédale de ruelles en

coupe-gorge, à la recherche de quelque Fafma voilée; la Kasbah avec ses Ouled-Nail drapées d'oripeaux vifs, semblables, sous leurs pièces d'or en collier et en bandeau, à des idoles barbares ; la Kasbah avec ses Mauresques dont l'ombre, au seuil d'un caveau éclairé à ras par une bougie, se découpe fantastique sur le mur.

— Je revois encore des Aïssaouas convulsionnaires multipliant leurs prosternements agenouillés, leurs balancements de bête, jusqu'à ce que, l'extase obtenue, ils puissent, sans souffrir mâcher du verre, avaler des scorpions et se percer les bras avec des liges de fer.

Je lis à Alger la connaissance de Jules Tellier, dont les proses cadencées, les vers âpres et doux devaient prendre une si funèbre beauté, dans le livre posthume que, la piété de ses amis publia. Le poète Raymond de la Tailhède l'accompagnait. Jules Tellier portait, déjà, sous ses paupières creuses, le signe avertisseur. Ses conversations, ses idées se tournaient fréquemment vers la mort, qui lui inspira un de ses beaux poèmes, et à laquelle il comptait consacrer son premier livre. Il parlait avec une éloquence prenante, et semblait, hanté d'un songe intérieur. De retour à Paris, j'appris avec peine, sa mort. Il s'était éteint obscurément dans un hôpital de Toulouse.

Paul Marguerite